



LE MONDE DES YI  
**Les joutes  
des Liangshan**

UN REPORTAGE DE MARIE-THE ET ETIENNE ROUX

*Les jeunes filles célibataires forment des rondes de huit à dix danseuses. Une mélodie lancinante s'élève du cercle, accompagnant de multiples chorégraphies d'ombrelles, symboles solaires. Les garçons s'approchent, curieux; les commentaires fusent.*



**Dans les montagnes chinoises, les Yi se livrent encore à des joutes spectaculaires qui sont aussi l'occasion de fêter et de se costumer. Reportage d'un couple valaisan dans les pâturages des taureaux de combat et découverte d'une minorité surprenante qui fera partie d'un livre édité cet automne en Suisse.**

Xichang, chef-lieu de la province autonome des Liangshan, au sud du Sichuan chinois est aussi dénommée «Moon city». En effet, les résidents de cette région sise à une altitude de 1500 mètres ont la chance d'admirer une grosse lune ronde, brillant de tous ses feux dans un air pur. Le lancement de satellites chinois et étrangers couplés d'un programme spatial d'envergure contraste étrangement avec ce site historique de plus de 2000 ans. Toute la région organise un festival de la Torche une fois l'an, aux alentours du 24<sup>e</sup> jour du 6<sup>e</sup> mois lunaire, et Xichang, la capitale culturelle, participe aussi avec effervescence à cette célébration. La concurrence est forte et les autres centres urbains tentent de rivaliser avec «Moon city» dans cette sorte de gigantesque «carnaval ethnique yi». Mais le voyageur qui décide de franchir des cols, de rejoindre la cohorte des villageois en fête et de grimper jusqu'aux pâturages vierges des Liangshan à près de 3000 mètres sera comblé. Les traditions et les costumes aux allures martiales rappellent partout le passé belliqueux et fier d'une ethnie qui vouait sa vie au combat et aux joutes équestres passionnantes. Pays étrange et fascinant, les Liangshan (Montagnes Fraîches) ont de quoi troubler le visiteur.

#### SIMPLICITÉ ET ACCUEIL CHALEUREUX

A cette saison, fin juillet, malgré le crachin, le froid et le brouillard, les pérégrinations du voyageur sont un enchantement. Au détour d'un col à 3000 mètres, de petits villages blancs aux maisons chaulées et soulignées d'une frise rouge, noire et jaune symbolisent des nuages, des vagues, des yeux de bœuf et des dents de chevaux. Au bout d'une improbable piste, des hameaux aux habitations en terre crue, des jardins où s'ébattent librement cochons noirs et volaille, ceints de hauts murs de terre recouverts de branchages pour éviter l'érosion. Parfois, des poutraisons archaïques mais magnifiquement sculptées et peintes de couleurs vives soutiennent encore les bâtisses. L'intérieur révèle une seule pièce où la fumée de

*Près des nuages, sur les reliefs, des cascades vertigineuses rappellent que les Liangshan, dont les sommets atteignent 3000 mètres, sont très arrosées. Les paysages s'émaillent de pins et de champs cultivés.*

*Jeune femme Yi portant son bébé. Trois ou quatre enfants ne sont pas rares chez les minorités ethniques chinoises; les jeunes mères coiffent leurs enfants de divers bonnets brodés main comportant des motifs magiques destinés à écarter les mauvais esprits.*

l'âtre s'échappe à travers les interstices des tuiles. Le mobilier rudimentaire composé de deux ou trois lits et d'un espace de rangement jouxte un enclos de bois servant à abriter les animaux lors des grands froids. Les chaussures et les vêtements de la famille nombreuse, jonchent les lits et le sol de terre battue. Ici, pas d'eau courante, la seule concession faite au progrès étant l'unique ampoule suspendue au plafond. La télévision et ses fringales de consommation programmée n'ont pas encore fait leur apparition.

La simplicité de l'accueil chaleureux de ces villageois étonnés, les ribambelles d'enfants, trois à quatre par famille, les mamans prenant le temps d'allaiter leur enfant, les fillettes portant sur leurs épaules les bambins de la fratrie, les jeunes filles croulant sous leurs lourdes hottes de fourrage, le maigre repas de pommes de terre mijotant sur le feu, tout concourt à nous montrer la précarité de la vie de ces montagnards.

Près des nuages, sur les montagnes aux reliefs doux, ces paysans ont tissé la toile de leurs champs de pommes de terre, de sarrasin et d'avoine dans un camaïeu de blancs, de vert tendre et de jaune safran. Des forêts de pins, des cascades, des torrents aux eaux impétueuses émaillent cette toile rustique. D'énigmatiques bergers enveloppés de leur singulière cape de feutre de laine bleue gardent des troupeaux de moutons, de chèvres ou de bœufs. Dans ces contrées, on rencontre encore souvent des Yi au visage étonnamment noir. Selon leurs mœurs et les croyances, seules trois étapes importantes de leur vie nécessitent un débarbouillage à l'eau: la naissance, le mariage et la mort!

#### UN FESTIVAL TRÈS ATTENDU

Le long des routes et des pistes, une fébrilité imperceptible anime les gens. Les derniers préparatifs pour la fête de la Torche vont bon train. D'aucuns proposent le surplus de leur nouvelle récolte de pommes de terre dont la chair savoureuse ferait pâlir d'envie les gourmets occidentaux; le produit de leur vente à un grossiste agrémentera certainement l'ordinaire et permettra aussi de gâter les enfants lors de la fête.

Les anciens se rendent dans les villages pour sélectionner taureaux et béliers combattifs. Au bourg voisin, l'atelier d'un orfèvre ne désemplit pas car les princesses accompagnées de leur famille viennent y faire transformer des lingots d'argent en bagues ciselées, en lourds boutons démesurés, en galons fleuris, en barrettes de col et autres ornements singuliers. Un sèche-cheveux en guise de soufflet, l'artisan fait fondre le métal précieux sur un foyer minuscule tout en écoutant attentivement les recommandations de ses clients.

Les jeunes femmes portent fièrement un costume chamarré composé d'une longue jupe aux bandes colorées, d'une étroite veste de feutre brodée aux allures martiales, le tout complété par des bijoux où le crin de cheval et les coquillages se disputent aux perles de pierre et de corail. Les hommes leur font une cour assidue, ponctuée de rires, de plaisanteries, de rasades de bière et de bouffées de tabac.



*Sous l'œil de l'expert, les boucs se livrent à des charges impressionnantes qui les laissent chancelants pour un instant. Le poitrail rasé et l'arrière-train bouclé constituent la «tenue» de combat réglementaire.*

#### UNE ARÈNE DANS LES PÂTURAGES

Quittant la plaine fertile, cinq cent mètres plus haut, la route grimpe à travers la forêt de pins parsemée de fleurs alpines, quelques touffes d'edelweiss rappelant au passage la rudesse du climat. Sur un ressaut, une cascade surgit du plateau de roches à la teinte étrangement lie de vin. Là-haut, à perte de vue, ce n'est qu'un patchwork infini de champs soigneusement cultivés, de pistes menant à des hameaux isolés, le tout couronné par des sommets aux formes indolentes. Les petits chevaux montés à cru par de jeunes garçons côtoient les nombreuses charrettes et les familles se rendant à pied au festival. Le flot de spectateurs grimpe vers l'arène naturelle dessinée dans un cirque de pâturages. Une procession de jeunes femmes aux ombrelles jaunes s'avance dans ce décor grandiose: le ballet de leur longue jupe aux cent plis contraste avec la veste

de feutre, sorte d'imitation de redingote militaire rehaussée de mille broderies et galons. Un panache de cravates multicolores accroché à la ceinture, parfois des coiffes imitant un célèbre bicorne complètent la tenue.

La fête prend vite des proportions de carnaval avec les petits stands de marchands débrouillards, les marmots revendicateurs, les pacotilles bruyantes et les boissons colorées. Chacun salue, s'enquiert de la santé des uns et des autres, les souhaits fusent dans cet insolite dialecte yi. Les cigarettes circulent, les accolades et les lampées de bière s'échangent. Toute la famille se retrouve autour d'une grande étoffe cachant un agneau rôti.

#### DES TAUREAUX INCONTRÔLABLES

Nous réalisons que nous sommes incontestablement une attraction. Chacun veut voir à quoi nous ressemblons, les gens



*Les courses de chevaux sont la passion des hommes; elles durent une bonne partie de la journée et d'élimination en élimination, le meilleur cheval sortira du lot et fera la fierté de son propriétaire. Le public encourage son champion, espérant qu'il triomphera de toutes les épreuves.*

défilent en nous scrutant comme si nous étions tombés de la planète Mars. Certains s'asseyent à cinquante centimètres de nos visages et plongent leurs yeux curieux dans les nôtres. Appareil photo, caméra, vestes, sacs, tout est passé au crible. Nous cherchons refuge parmi les arbres... Le calme revient. Enfin, après de multiples tentatives, un tube électrique long de plusieurs centaines de mètres parvient à l'officiant qui branche son micro. Ses mélodies et ses commentaires vont pouvoir rallier les distances incroyables de ce lieu magique: colline des spectateurs, arène pour les joutes équestres, aires de divers combats, plateaux engazonnés pour les danses des princesses. Envoûtés par le dialecte yi aux accents chuintants et rocaillieux, nous suivons les préparatifs des concurrents: un dernier curage de sabots, un ultime affûtage de cornes avec un tessou de bouteille, un décompte des inscriptions, un furtif regard dans le miroir, des discussions avec les jockeys, une tape sur

l'encolure, un pompon supplémentaire sur le licol. Chaque clan familial, fier, presque hautain, se resserre autour des animaux. La garde des bœufs combattants nécessite l'aide de plusieurs bergers. Armés de bâtons, les paysans peinent à maintenir les taureaux entravés. Fait étrange ressemblant à nos célèbres combats de «reines», les vaches de la race d'Hérens en Valais: ces taureaux du Sichuan manifestent aussi leur agressivité en labourant la terre de leurs sabots et de leurs cornes, creusant parfois une «baignoire». Soudain, tout va très vite. Les mâles se sentent à plusieurs mètres de distance et les frères hommes ne réussissent pas à les maintenir. Les combats s'engagent et le choc des crânes émet un bruit mat. Deux mastodontes de force égale sont si absorbés par leur lutte que le public doit reculer dans un mouvement de foule impressionnant. Les deux combattants échappent à tout contrôle, personne n'osant s'interposer à ces quintaux



*Sous l'œil de milliers de spectateurs, les lutteurs ne doivent saisir leur adversaire que par l'écharpe bleue dont ils sont ceints. Trois chutes sur le dos et le perdant est éliminé. Parfois les décisions de l'arbitre sont contestées et la tension monte d'un cran.*



*Les combats de taureaux sont très attendus, même si les prix des victoires sont symboliques: un petit fanion rouge et or. Une fois lâchés, il faut une bonne dizaine de personnes pour maîtriser les mastodontes enfiévrés, tant ces derniers ont de la peine à supporter leurs rivaux.*

*Ces deux familles portent le costume traditionnel des Yi noirs, caste dominante parmi l'ethnie pendant plusieurs siècles. La broderie yi s'inspire de leur vie. Cornes de bouc, de bœuf, oiseaux, arêtes de poisson, plantes, rivières, montagnes, cosmos, autant de symboles de leur respect pour leur environnement.*

de muscles. Emportés par leur élan, les cornes entremêlées, les belligérants grimpent le long de l'arène et entament une descente effrénée dans les rhododendrons de l'autre versant pentu, disparaissant des regards. Tous les spectateurs choqués commentent la joute avec force huées et gesticulations. Plus loin, deux solides boucs noirs s'élancent l'un contre l'autre: le choc est si intense qu'ils reculent, à demi assommés.

#### DE LA LUTTE AUX COURSES DE CHEVAUX

Les attractions continuent et un cercle d'experts se forme au milieu de l'arène. Place aux lutteurs. Point de culotte ou de justaucorps, les combattants tombent simplement la veste et ceignent leur taille d'une écharpe bleue. Ce sera la seule prise possible pour l'adversaire qui s'échinera à renverser son compagnon trois fois sur le dos. Les paquets de cigarettes volent vers les protagonistes. C'est ici la meilleure façon de les encou-

rager. Une ambiance bon enfant règne, peut-être due à la jeunesse et au poids plume des lutteurs.

Retour sur le plateau où des fanions rouges marquent maintenant un parcours aux contours imprécis dans l'herbe et les cailloux; quelques tours de piste plus tard, les sabots des chevaux auront tôt fait d'en accentuer le tracé. Ici, pas de course en commun mais seulement des duels terribles car le cavalier lancé au nord de la trajectoire doit rattraper son adversaire parti au sud, ou le contraire bien entendu. Ni selle, ni bottes, ni étriers, ces cavaliers émérites s'accommodent d'un mors et d'une cravache. Les embûches diverses, les cailloux, les virages serrés en bout d'ellipse, les frayeurs de la monture provoquent des chutes spectaculaires. L'une d'elles se termine dans une rangée de danseuses. Heureusement pas de blessés, les seuls dégâts étant une ombrelle cassée ou la chaussure d'un jockey égarée.



*La procession vers les lieux de danse débute. Tenant fièrement leurs ombrelles jaunes pour s'attirer les faveurs de l'astre du jour, les jeunes femmes déambulent en groupe, s'arrêtant parfois pour commenter une course ou pour toiser de leur regard les garçons.*

#### LA RONDE DES OMBRELLES

Plus tard dans l'après-midi, les jeunes femmes se sont regroupées dans une dépression quelques dizaines de mètres plus bas. On entend déjà leurs chants. Par groupes de huit à dix, elles entament une ronde en portant leurs ombrelles jaunes. Les bébés pleurent, les pétards fusent mais elles continuent, imperturbables, la mélodie entêtante de leurs voix haut perchées bravant le brouhaha. Toutes portent leur costume, symbole de leur enracinement dans la tradition. Certaines princesses portent des tiaras et des colliers, merveille d'argent d'un poids parfois supérieur à 10 kilos. Ces jeunes femmes font partie de l'ancienne caste des Yi noir et on retrouve parfois des bijoux qui ont survécu à la Révolution culturelle, enterrés secrètement. Lentement les garçons s'approchent, discutant

des courses. C'est au tour des belles de capter leur attention. Elles vont s'y employer en chantant encore et encore, répétant inlassablement la même phrase musicale durant leur ronde, faisant tourner leurs ombrelles jaunes, symboles de l'astre du jour qui décline lentement dans la fraîcheur du soir. A la nuit tombante, après un repas copieux, les fêtards tournent une à trois fois, en cercle, une torche de feu à la main, pour chasser les mauvais esprits de leur maison. Ensuite, conformément à la tradition, il se rendent dans les champs puis se retrouvent tous sur la place du village pour célébrer une dernière fois le dieu du feu en lançant les longues fascines de pin dans un grand brasier. Quelques téméraires s'essayent à sauter par-dessus les flammes. Sous le dais des étoiles, la fête se poursuit tard, rythmée par les chants et les danses.



*Bicorne, parements de col, boucles d'oreilles et énormes boutons d'argent, ombrelle et veste brodée évoquent le passé belliqueux du peuple yi mais aussi son attachement à la nature par les symboles qui parsèment le costume. Tout dans cette jeune fille rappelle que ses ancêtres comptaient des princesses de sang.*